

**Zeitschrift:** Cahiers du Musée gruérien  
**Herausgeber:** Société des Amis du Musée gruérien  
**Band:** - (1983)  
  
**Artikel:** Lettres écrites de Fribourg  
**Autor:** Reyff-Glasson, Simone de / Reyff-Glasson, Christophe de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1047958>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

visible. La tapisserie, certes, n'a jamais été à la pointe de la recherche plastique. Des tableaux anciens pouvaient lui servir de modèles. Celle-ci, en plein XVI<sup>e</sup> siècle, serait absolument gothique.

C'est une féerie narrative et décorative.

Et elle est fort belle ainsi. L'aspect irréel de la représentation prime sur le souci naturaliste :

- Les auréoles et les enluminures transfèrent la réalité dans un monde céleste.
- Le décor aux mille fleurs enchante comme l'idée du jardin d'Eden, et les châteaux n'ont rien de ces forteresses médiévales rébarbatives.
- L'ordonnance des personnages répond à un élan vertical.
- L'espace est réduit à des plans verticaux.
- Les drapés donnent un effet sculptural. Le volume est rendu par dégradé hachuré.
- La perspective est inexistante. Celle du tabernacle se résume à deux plans contigus.

Tout est empreint de grâce et de légèreté.

La ligne qui parcourt les formes enveloppantes dessine une suite ininterrompue d'arabesques. Et la couleur dans cette œuvre est, à mon avis, le lieu suprême de sa valeur. Les rouges, tons chauds par excellence, s'étirent en une transcendance verticale tandis que le vert, plutôt froid, s'allonge horizontalement sur le sol. Une troisième teinte ocrée atténue par sa neutralité et son alternance la force saturée des deux complémentaires. C'est une figuration parfaite d'harmonie chromatique.

Des mystères que recèle ce lambrequin de la Sainte Parenté, sa bordure de fils noués à la manière des Gobelins est peut-être le plus curieux. Elle contraste singulièrement avec l'ancienneté de l'ensemble. Et pourrait donc avoir été rajoutée ultérieurement. Mais il semble que cela ne soit pas le cas, la trame générale n'étant pas interrompue à la lisière intérieure du motif.

Voilà bien une pièce rare du Musée gruérien qui n'a certainement pas fini d'étonner. Et je souhaite que sa magie attire au passage l'attention de tous les visiteurs.

*Jean-Marc Berger*

---

## Lettres écrites de Fribourg

François-Pierre de Reynold, 1709-1759, bourgeois de Fribourg, second fils de François-Pierre et de Marie-Ursule, née Techtermann, reçu le 16 juin 1733 au Conseil des CC<sup>1</sup>, entré en 1750 au Conseil des LX, mort dans la petite propriété du Brouc (Villars-les-Joncs) qu'il avait héritée de sa famille

maternelle : telles sont les maigres glanes que livrent les archives<sup>2</sup>. Une fois de plus, on se prend à pester contre le faux savoir des généalogistes, soucieux seulement d'une ordonnance formelle propre à satisfaire des scrupules quasi maniaques de collectionneur. Que nous importe, en définitive, la toile d'araignée dont le dessin, plus ingénieux qu'évocateur, situe notre personnage dans la branche qui, si elle ne s'était éteinte avec sa génération, eût été l'aînée de la famille<sup>3</sup> ? En effet, les pauvres données recueillies à son sujet n'en feraient qu'un « inconnu répertorié », comme le sont du reste la majorité de ses pairs, si la merveilleuse survie d'un document ne venait soudain réanimer, à travers sa figure, tout un pan de ces nomenclatures pétrifiées.

Le « copie-lettres » dans lequel, durant quelque trente années, « Reynold le Puîné » reproduit, au fur et à mesure qu'il les écrit, des missives adressées aux correspondants les plus divers offre, outre un reflet précieux de la vie sous l'Ancien Régime, une série de témoignages concrets sur les relations politiques et économiques de Fribourg avec la Suisse et l'étranger. On y perçoit par ailleurs les climats contrastés d'une culture ouverte aux influences françaises, mais solidaire encore de ses racines germaniques. Il est curieux de constater que les historiens du passé fribourgeois ne se sont guère intéressés, jusqu'à présent, au contenu de ces cahiers dont l'existence a pourtant été signalée à plusieurs reprises<sup>4</sup>.

Le soin mis à la confection de ces doubles semble davantage le fait d'un esprit méticuleux que d'une habitude courante de l'époque. A supposer cependant qu'il faille situer l'ensemble de la collection dans une « catégorie » littéraire, nous la placerions à mi-chemin entre le livre de raison et le journal intime. Du premier, la plume de Reynold a hérité un tour légèrement guindé dans la relation des événements familiaux et domestiques ; mais l'accent très personnel qui, à chaque endroit, rompt le tissu protecteur des formules et des attitudes conventionnelles annonce déjà le second. Néanmoins l'âge de l'introspection ne fait que poindre, et la sensibilité de notre auteur reflète largement encore une mentalité dominée par la dimension communautaire du vécu.

\* \* \*

Au seuil du premier cahier<sup>5</sup>, en décembre 1732, François-Pierre revient tout juste d'Italie : la lettre de remerciement qu'il adresse à « Ferdinando » Reyff, son protecteur à Rome, demeure dans un registre trop abstrait pour qu'il soit possible de deviner les bénéfices de cette expérience ; cependant, diverses notations ultérieures révèlent, chez leur auteur, un goût des arts doublé d'un sens esthétique qu'ont pu confirmer les découvertes de ce voyage. Il fut précédé d'un ou plusieurs séjours en France : le jeune homme a visité Paris et Versailles, et semble par ailleurs très familier de Lyon, ville avec laquelle les Fribourgeois entretenaient des relations commerciales et culturelles privilégiées. Son apprentissage du monde se poursuivra, grâce aux libéralités d'une marraine, par une année d'études à Innsbruck où il ira

parfaire ses connaissances en droit, *n'y ayant que ce moyen pour vous rendre bon à quelque chose dans ce païs ici*. Durant toute cette période (1733-34), ce bon fils multiplie les lettres à sa famille, qui nous valent des descriptions très minutieuses de la ville et de ses environs (château d'Ambras, salines de Halle), farcies de remarques amusées sur les mœurs locales. Mais les pages les plus allègres sont encore celles où, à la manière d'un journal, il consigne ses occupations quotidiennes, que ponctuent force repas vraisemblablement aussi indigestes que les doses de latin juridique qu'un répétiteur lui *infuse avec l'entonnoir de l'université*. Il s'en repose à la table de jeux où *l'honnêteté* de la compagnie compense les caprices de la chance, à sa bourse cruelle.

Faute des moyens souhaitables à la prolongation d'une si joyeuse existence, le voilà bientôt de retour *dans [son] vieux nît fribourgeois, via Munich* — dont il a pris le temps de voir et de décrire les monuments remarquables jusque dans leurs moindres détails — et Augsbourg. Dès lors, l'essentiel de sa vie se calque sur une chronique familiale qu'encadrent, au point de l'absorber presque entièrement, les affaires de la petite république. Un héritage vaut à son père la *campagne* d'Ependes où s'installe durant une grande partie de l'année, *toute la litanie [des] frères et sœurs*<sup>6</sup>. En août 1735, François-Pierre participe à la brillante cavalcade qui accompagne l'entrée que fait son oncle Buman à Morat, en qualité de nouvel avoyer. A la même époque, il confie à son ami Python de Corcelles sa vive passion pour une mystérieuse *belle* que divers indices permettent d'identifier à Elisabeth d'Alt. Mais le jeune Reynold ne paraît pas avoir poursuivi ses assiduités au-delà du verbiage galant, registre obligé dans la conversation du cercle qu'il fréquente. Au demeurant, la perspective du mariage ne lui sourit guère : à son plus jeune frère, il avouera n'avoir jamais eu *l'imprudence à [se] déterminer à prendre ce parti*. Le terme d'imprudence serait-il à mettre au compte d'une rhétorique délibérément badine ? L'explication qui suit engage tout au contraire à l'entendre à la lettre :

*Ne serait-il pas une [imprudence] bien grande de vouloir se multiplier, étant déjà en assez grand nombre suivant nos petits moyens, pour ne pouvoir qu'avec peine nous tirer honnêtement d'affaires, même en restant tous ensemble en bonne union [...]. Et que faire avec [si peu de rentes] pour l'entretien d'une famille et pour l'éducation de plusieurs enfans ? Quelle peine d'en avoir et de ne pouvoir les élever que sur les rües de cette misérable ville ! Je n'entre point en matière sur les autres grandes charges du mariage et les devoirs terribles qu'il entraîne après soi, et pour lesquels je ne me sens ni assez de santé ni assez de vertu.*

Ce n'est sans doute pas par pur hasard qu'aucun des frères de François-Pierre ne se mariera et que ses nombreuses sœurs, à l'exception d'une seule, mourront célibataires ou religieuses.

Dès cette année 1735, notre épistolier se sent atteint dans sa santé : à des troubles de la vue, vraisemblablement passagers, succèdent des symptômes d'indigestion accompagnés d'une forme d'ataraxie. Tout en recourant scrupuleusement aux conseils de nombreux médecins, il ne s'illusionne guère sur les pouvoirs de ces *bourreaux civilisez*, et semble se résigner à la *complexion avec laquelle [il est] destiné de vivre en langueur et faiblesse*. Des cures aux eaux de Plombières et de Bourbonne ne contribueront que peu à l'amélioration de son état, si ce n'est sous la forme éphémère de divertissements vécus en plaisante compagnie. Les rechutes de ce mal difficile à identifier, qu'aggrave une tendance très marquée à l'hypocondrie, se multiplieront jusqu'à la fin de sa vie. En hiver 1747, la fièvre sera si forte — *Je me suis vû entre les bras de la mort* — qu'on craint pour sa vie au point de lui administrer les derniers sacrements.

Les débuts de la maladie coïncident, chez Reynold, avec un revirement psychologique assez sensible. Le joyeux compère avide d'aventures et d'impressions nouvelles que révèlent les lettres du premier cahier fait soudain place à un moraliste légèrement chagrin, fatigué des réunions mondaines et de leurs commérages, rendant grâces à la santé défectueuse qui lui impose, avec la solitude, la sagesse d'une vie exactement réglée. Les anecdotes et les épi-grammes narquoises ont fait place aux citations de l'Écriture, quand ce n'est pas de *l'Imitation*, dont notre ami savoure à plaisir les pieux versets. Lui qui ne se faisait pas scrupule, naguère, d'un clin d'œil impertinent à l'endroit de la religion<sup>7</sup>, orne désormais ses propos de vastes digressions qui sentent un peu leur prêche.

Cette ferveur nouvelle, qui ne va pas sans quelque complaisance, fait de lui un mentor choisi pour son cadet Ignace, dont il suit de près les études d'abord, puis la chancelante vocation monastique. Il semble avoir entouré assez tôt ce jeune frère, dont il pressent peut-être le tempérament instable, d'une sollicitude toute paternelle. D'Innsbruck déjà, il admoneste, en un latin scolaire mais point inhabile, l'écolier des *Rudimens* du Collège Saint-Michel, lui traçant le portrait assez morose du jeune homme *en tout point recommandable* qu'il voudrait le voir devenir. En mai 1740, c'est lui qui se charge de conduire l'adolescent au Séminaire Saint-Irénée de Lyon, où celui-ci ne tardera pas du reste à se faire *montrer la porte*. C'est encore François-Pierre qui, de Fribourg, doit s'entremettre alors pour procurer au coupable gîte et protection. Ses lettres, qui ne ménagent certes pas les remontrances, trahissent par endroits une indulgence où les bons principes cèdent le pas à une intense affection. C'est à ce grand frère compréhensif enfin que, quelques mois après cette aventure, Ignace s'ouvrira de son projet d'entrer à Cîteaux. Dès lors s'engagent d'étonnantes tractations au sujet de la dot de 4000 livres que le monastère exige du futur profès. Notre héros tient lieu d'intermédiaire entre un père impécunieux et un prier inexorable. A peine a-t-on réuni la somme nécessaire au versement de la première traite que le jeune écervelé déclare concevoir quelques doutes quant à l'authenticité de sa vocation. François-Pierre va-t-il abandonner la



partie ? Bien au contraire, sa réaction des plus modérées traduit un désintéressement louable : *Je ne crois pas, écrit-il, que ce soit un déshonneur de sortir du Noviciat*. Toutefois, ces inquiétudes s'apaisent. Au lendemain de sa profession, le jeune moine, dont les supérieurs semblent apprécier les qualités intellectuelles, est envoyé poursuivre ses études en Sorbonne. Nouveaux frais en perspective, et partant, nouvelles difficultés pour François-Pierre, chargé de convaincre un père de moins en moins bien disposé à l'endroit de son benjamin. Il finit par lui obtenir satisfaction, non sans quelque réticence cependant : *C'est nous prendre pour trop bonnes gens [...] Vous nous avez assez coûté jusqu'à présent*. Mais une étrange fatalité conduit le destin d'Ignace : en mai 1744, François-Pierre apprend, par un séminariste fribourgeois en séjour à Paris, la mort de son frère, décédé brusquement le 29 avril d'une hémorragie interne. Si, esquissé dans ses grandes lignes, ce petit drame familial peut paraître assez anodin, les pages émouvantes qui le reflètent en disent long sur la sensibilité délicate et l'altruisme de notre auteur. Elles dessinent également une ouverture en forme de point d'interrogation sur la condition ordinaire de ces familles patriciennes, dont le fameux terme de « privilèges » ne suffit certes pas à rendre compte.

En 1742, Reynold le Puîné pose sa candidature à la fonction de Chancelier : loin de l'assombrir, l'insuccès de cette démarche l'incite à renchérir, avec l'humour qui fait tout le charme de son caractère, sur ses déboires de *prétendu Secrétaire d'Etat*. Les services qu'il rendra à sa Patrie ne seront pas de ceux qui valent les honneurs : avant même d'être agrégé au Conseil des LX, il est nommé, à la Saint-Jean 1741, *Directeur des Orphelins*. S'il ironise à plaisir sur son *importante charge*, il la remplira de nombreuses années avec une ponctualité qui l'honore, ainsi que l'attestent les multiples missives dans lesquelles il défend les droits de ses pupilles. C'est avec la même diligence qu'il règle les affaires de son ami Reynold de Cressier, *Commandant du Régiment suisse de Monin*, veillant, durant les longues absences de ce dernier, jusqu'aux plus infimes détails domestiques. En 1748, il se voit confier diverses recherches d'archives destinées à répliquer à la République de Gênes qui revendique, au nom d'un accord ancien, un contingent de soldats fribourgeois. Preuve évidente du crédit qu'accordent ses pairs à cet homme qui se dit *sans esprit et sans études*.

La perpétuelle défiance dont témoigne François-Pierre à l'endroit de ses propres capacités justifie en partie les tons de grisaille qui auréolent son destin. Les années 30 se sont achevées sur un second échec sentimental, ressenti apparemment avec plus de chagrin que le premier. Il faut lire les deux longues épîtres à Mademoiselle de Maillard où, brodant sur le prétexte classique d'un livre prêté, l'amoureux dédaigné dévoile, *sotto-voce* les replis secrets d'une sensibilité qui n'a rien de conventionnel. Les silences éloquentes de la belle ne surprennent en rien cet être revenu de toute illusion : était-il du reste *permis, à son âge, d'aimer de cette sorte sans en être fort honteux* ? Bientôt, les tourments répétés de la maladie détourneront son esprit de cette sorte de préoccupations, et les soupirs que lui fera pousser, quel-

ques années plus tard, une *incomparable Brigadière* sont de ceux dont on se console vite. En 1749, il hérite d'une parente la petite propriété du Brouc. Les lettres du dernier recueil laissent deviner les charmes un peu monotones de cette retraite campagnarde — il signe à cette époque : *l'Ermite du Brugg*, — dont l'isolement tout relatif ne l'empêche nullement de cultiver sa famille et ses amis. L'ultime témoignage de sa correspondance date du 31 décembre 1754. Il mourra cinq ans plus tard : on croit savoir qu'il mit lui-même fin à ses jours.

\* \* \*

Cette relation bien approximative reflète pauvrement, en vérité, les ressources de ces lettres dont la diversité compense amplement les inévitables longueurs. Au fur et à mesure que l'on tourne les pages jaunies des quatre petits volumes, se précise la personnalité toujours plus attachante de l'infatigable épistolier. On en aura sans doute déjà noté les tendances dominantes dont la combinaison ne ménage d'ailleurs pas les paradoxes.

L'humour qui, jusque dans les dernières années, tempérera les effets d'une naturelle mélancolie, se présente d'abord sous la forme plus incisive d'une raillerie souvent caustique. Telle est la fausse innocence avec laquelle, au milieu d'une ample description de la *Hofkirche* d'Innsbruck, le jeune François-Pierre broche soudain cette remarque :

*Si on demande à voir [le tombeau de Maximilien], un Recolet vient avec un livre où toutes les représentations de ces reliefs sont décrites en miniatures sur parchemin. Et parce que le bon frère est trop poli pour recevoir quelque chose lui-même, il prend un laïque avec lui, qui porte les clefs. Celui-là ne refuse rien ordinairement, si ce n'est qu'on veuille donner trop peu !*

Ailleurs, il ironise l'excessive fidélité que voue son hôtesse au *saint plat de Saurkraut* qui revient à chaque repas compléter les *anticailles* de la veille. A sa mère, un peu trop pressée de téléguider une idylle conforme à ses vues, il affirme *qu'il pourra toujours se consoler s'il a le malheur d'avoir le bonheur de ne pas pouvoir plaire à la belle pour laquelle il ne soupire pas*. Cette jovialité sans apprêt marque au demeurant l'ensemble de ses rapports avec les siens<sup>9</sup> :

*Ma tristesse me feroit certainement finir ici cette lettre tout court, si je ne considérois pas qu'il est dommage de payer à la Poste du papier en blanc. C'est pourquoi prenez encore la peine de lire ce qui suit...*

écrit-il encore à sa mère. En réponse à sa sœur *Beton*<sup>10</sup>, il la félicite de déjà si bien barbouiller le papier. Si vous débarbouillez aussi bien les pas de menuet, ajoute-t-il, cela doit faire beau voir. L'insouciance de l'étudiant impécunieux se double d'une parfaite désinvolture à l'endroit de ce diable d'argent :

*Tout rabattu et conté (sic), la moitié du mien est déjà frippé. A la bon' heure, quand il le sera tout-à-fait, je prendrai mon sac et mes quilles*

*pour me sauver où, par la grâce de Dieu et de mon Père, un couvert m'attend, aussi bien que le plaisir de vous revoir.*

Certains traits fleurent la pétulance naïve d'un gros éclat de rire : *C'est un vin qui mérite d'être bû avec respect*, explique-t-il au frère convalescent auquel il fait apporter une bouteille de Bourgogne, et *ceux qui, après avoir assez bû de l'autre, voudraient encore avaler de celui-là, comme des cochons ne sont pas dignes d'en tâter !*

Malgré qu'il en ait, François-Pierre manque rarement d'ajouter son propre grain de sel aux commérages de sa petite ville : *J'avoue que je suis l'homme du monde qui tombe le plus volontiers sur les sottises d'autrui, et que j'y prens que [sic] trop souvent un plaisir malin*. Cette humeur rieuse lui vaut à plus d'une reprise l'hostilité d'interlocuteurs peu enclins à goûter la plaisanterie. Le voilà contraint de s'expliquer avec eux, maudissant la *trop grande franchise qui lui fait souvent négliger certaines précautions*. Mais son esprit de conciliation ne tarde pas à arranger les choses. On le voit même, pour faire taire certaines jalousies fraternelles, renoncer non sans élégance à une partie de ses droits sur le patrimoine familial. C'est là, entre beaucoup d'autres, un des effets d'une modestie fondamentale qui, en maintes circonstances, rejoint une manière d'humilité. La conscience de classe ne lui fait pourtant pas défaut. A Innsbruck, il enrage positivement de se voir négliger par une noblesse locale qui, à l'en croire, ne vaut pas le quart de la sienne. Ce qui ne l'empêche pas de citer en exemple à sa sœur la piété des fermiers d'Ependes :

*Ces pauvres gens, après avoir travaillé et sué toute la journée pour gagner leur pain, n'ont garde de manquer ce saint devoir [la prière]. Il est bien honteux [que] nous, qui avons tant d'heures à donner au repos et à l'oisiveté, ne puissions pas en faire autant.*

Paternalisme évident, sans doute, mais en faire le reproche à un gentilhomme du XVIII<sup>e</sup> siècle serait verser dans l'anachronisme. Relevons du moins à sa décharge que ce paternaliste-là sait voir ce qui échappe encore à la majorité de ses contemporains. L'urbanité dont il use dans ses rapports avec les *petites gens* — paysans, artisans, commerçants — révèle, au-delà de l'éducation reçue, une âme de haute qualité. Nul doute que cet homme fut aimé de ceux qui l'ont approché.

Et pourtant les relations avec François-Pierre ne devaient pas aller toujours sans encombres. Si, prenant à témoin Cicéron, il célèbre constamment les bienfaits de l'amitié, il revient sans cesse aussi sur l'humeur mélancolique que dissimule sa sérénité apparente :

*J'éprouve bien souvent que Sénèque a très-bien connû la véritable joye quand il prétendoit que le rire et les autres apparences extérieures ne la prouvoit (sic) aucunement, et que c'étoit plutôt un sentiment caché, qui a même quelque chose d'austère.*



La lucidité avec laquelle il observe en lui les symptômes de l'hypocondrie en exacerbe les effets. Avec une insistance cruelle, il évoque les intempérances d'une jeunesse dissipée qui ont fait de lui un vieillard prématuré. Les remords tardifs dont il abreuve ses amis, durant ces périodes sombres, se prolongent dans les descriptions, aussi méticuleuses que nauséabondes, de ses embarras physiologiques, qu'il inflige à ses médecins successifs, et que la bienséance interdit de citer ici. Le soin scrupuleux qu'il porte à l'observation de leurs fantaisistes ordonnances tient à la fois de la manie et de la candeur. Au gré de crises de plus en plus rapprochées, l'univers de cet homme intelligent et généreux se rétrécit brusquement à la mesure d'une triste



Voiture aux armes Reynold et Techtermann, ayant appartenu à Antoine de Reynold, avoyer d'Estavayer-le-Lac, membre des Soixante et Conseiller, décédé en 1774.

La cabine était primitivement montée sur roues.

Collections du Musée gruérien.

obsession. Le silence des dernières années pourrait avoir la forme d'une immense angoisse vide, prélude à l'acte final.

Aux attrait du personnage s'ajoutent les grâces de l'écrivain. François-Pierre a beau souligner à chaque occasion sa balourdise en la matière, les quelques échantillons cités plus haut désignent une plume racée, encore que peu soucieuse de correction<sup>11</sup>. S'il garde quelque lourdeur « germanique » dans la formulation des compliments de circonstance, il sait, avec ses amis, en parodier malicieusement les tours alambiqués. Les descriptions détaillées des lieux qu'il visite reproduisent en général le ton des récits et des journaux de voyages contemporains. A tout instant, une anecdote plaisante, une réflexion bouffonne ou un trait coloré en allège avec à-propos l'exhaustivité un peu lassante. Les formules vives, les métaphores tour à tour piquantes ou naïves situent le climat d'un style dont l'absence de prétention confirme l'élégance. Quoi qu'il en dise, François-Pierre n'est du reste pas indifférent aux exigences de l'écriture. Son négligé, à l'image de ceux que portaient les dames du temps, est d'une coupe subtile et paré de broderies. Serait-ce tout à fait sans arrière-pensée que non seulement il se soit appliqué pendant tant d'années au relevé fastidieux de ses missives, mais encore qu'il en commente en marge les allusions peu évidentes ? Les variantes que présentent quelques lettres conservées par hasard en deux exemplaires attestent un certain travail du texte. Il n'est pas exclu que François-Pierre se soit offert, à l'occasion, les facilités d'un brouillon. Son art en tout cas va s'affinant au fil des années : le dernier recueil contient plusieurs épîtres familières dont l'habile délié confine à la perfection du genre. En un mot, cet obscur gentilhomme mériterait peut-être une petite place au tableau des lettres romandes, et ne déparerait nullement, à plus forte raison, un florilège d'auteurs fribourgeois.

\* \* \*

Les limites de cette brève présentation en restreignent automatiquement la portée. Comment rendre compte, en si peu d'espace, des richesses accumulées dans ces quelque mille pages ? Hormis l'intérêt que présente la personnalité de l'auteur, signalons une fois encore les inépuisables indications qu'y découvrirait un historien de la société fribourgeoise de l'Ancien Régime. Si les événements du « grand » monde n'y figurent que sous forme de mentions rapides, les multiples facettes de la réalité quotidienne y projettent leurs couleurs mêlées : des joyeux cancons aux menus de fêtes, des relations de lectures aux civilités obligées se déroule le film d'un petit monde aimable et oisif, résolument inconscient des brèches qui déjà annoncent sa décadence. Les diverses nécessités de l'existence ménagent par ailleurs quelques échappées non négligeables sur l'arrière-plan des campagnes et des échoppes. Outre l'historien, le simple curieux du passé trouverait chez Reynold le Puiné son compte et son plaisir. On en vient même à se demander si, sous la forme allégée de « morceaux choisis », ces précieux cahiers ne mériteraient pas l'édition.

*Simone et Christophe de Reyff-Glasson*

## NOTES

- <sup>1)</sup> A.E.F., *Livre des Bourgeois*, II (1415-1769), fol. 213 v<sup>0</sup>.
- <sup>2)</sup> A.E.F., Généalogie d'Alfred d'Amman, classée avec les généalogies de Gottrau, no 65. Voir également *D.H.S.B.*, vol. 5, p. 461, s.v. Reynold.
- <sup>3)</sup> Partant d'un autre point de vue, certains tableaux rattachent notre homme à la branche des Nonan, actuellement l'aînée.
- <sup>4)</sup> *Nouvelles Etrences fribourgeoises*, 33, 1899, p. 94-99 ; 34, 1900, p. 15-18 ; *Archives de la Société d'Histoire du canton de Fribourg*, XII, 2, 1925, p. 230-231 (Communication de M. de Diesbach, en date du 28 mars 1908) ; G. de Reynold, *Mes Mémoires*, Genève, Editions générales, t. 1, p. 67-73.  
  
Nous remercions le possesseur de ces cahiers, M. Marcel von der Weid, à Fribourg, qui non seulement nous les a aimablement confiés pour une première lecture, mais encore nous a autorisés à en conserver une copie photographique.
- <sup>5)</sup> Notons-en au passage le titre plutôt ronflant, calligraphié en grandes capitales : Commentarium / Omnium Epistolarum / a me Francisco Petro Reynoldt ab anno, quo / Ducentorum Numero adscriptus fui Scriptarum ; / Qui Annus aetatis meae vigesimus quartus erat / Humanae vero Salutis millesimus / Septingentesimus trigesim[us] / Tertius. / 1733. / 1734. / Pars prima.
- <sup>6)</sup> De 1705 à 1727 se succèdent Marianne, Marie-Barbe, Jean-François-Joseph, François-Pierre (notre épistolier), Magdeleine, Nicolas-Emmanuel, Pancrace-Nicolas, François-Joseph, Marie-Elisabeth-Catherine, Marie-Anne-Catherine, « Lorette », Marie-Marguerite-Eléonore, Ignace. « Grâce à la bénédiction du Ciel et la fécondité de ma Mère », commentera François-Pierre.
- <sup>7)</sup> « Nous risquons de ne point trouver de messe (à Constance), note-t-il au cours de son voyage en Allemagne ; je m'en console avec l'espérance que ma Mère en entendra bien deux ! »
- <sup>8)</sup> La perte d'un ou deux cahiers ultérieurs est d'autant moins exclue que l'on pourrait expliquer de même une lacune entre les années 1738 et 41.
- <sup>9)</sup> A l'exception de son père, auquel il écrit le plus souvent en allemand, multipliant les formules de respect que lui suggèrent peut-être l'humeur ombrageuse et autoritaire de ce dernier.
- <sup>10)</sup> Marie-Elisabeth-Catherine, de neuf ans sa cadette.
- <sup>11)</sup> Le « statut linguistique » de notre homme est malaisé à déterminer. Des graphies telles que « Chivisiez » ou « chambe » (jambe) trahissent un fonds germanique que la tournure des lettres en français ne révèle guère par ailleurs.

